

L'Angleterre aurait besoin de quelques députés de cette force pour empêcher les scènes disgracieuses dont la Chambre des Communes est exposée à être témoin, comme cela a eu lieu il y a quelque temps.

Pierre Bidard

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)



JEAN SEGRAIS.—Jean Regnault de Segrais, né en 1624, à Caen, fut d'abord destiné comme cadet d'une famille noble, à l'état ecclésiastique, mais un seigneur de la cour de Louis XIV, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça comme secrétaire, chez *Mademoiselle*, fille de Gaston de Montpensier.

En 1671, il quitta sa maîtresse pour entrer chez Mme de la Fayette, une des femmes les plus spirituelles de son temps.

En 1672, l'Académie française le reçut dans son sein.

Quatre ans après, fatigué de Paris, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701.

"*Mademoiselle*, dit Voltaire, l'appelait une manière de bel esprit." On a de cet auteur des *Poésies diverses*, un poème pastoral, *Athlis*, qui, au dire des critiques, possèdent des beautés neuves et hardies, des *Nouvelles françaises*, des mélanges d'histoire et de littérature réunis sous le titre de *Segraisiana*, et surtout des *Eglogues*.

La douceur et la naïveté forment le caractère principal de ses écrits. Sa *Traduction des œuvres de Virgile* en vers français a obtenu, de son temps, beaucoup de vogue. On assure aussi qu'il aida puissamment Mme de la Fayette dans la composition du roman de *Zaïde*.

SENEÇAY.—Antoine Bauderon de Seneçay, ou Sénéce, naquit à Mâcon, en 1643.

On possède, sur cet écrivain, très peu de détails. Ses principales œuvres sont des *Epigrammes*, des *Nouvelles* en vers, des *Satires*, et un poème, les *Travaux d'Apollon*, que Rousseau jugea digne de grands éloges.

Seneçay était premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, et sa mort arriva en 1737.

"Cet auteur, dit Voltaire, était doué d'une imagination singulière. Son *Conte de Kaimac*, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très bien conter d'une autre manière que LaFontaine."

LA FONTAINE.—Jean de LaFontaine, le bonhomme, comme l'appelait Molière, naquit à Châteauneuf, le 8 juillet 1621. A vingt ans, il entra chez les Oratoriens (1), mais son goût prononcé pour l'indépendance l'en fit sortir au bout d'un an.

Vers ce temps, son père le maria et lui procura de plus une position très avantageuse, mais LaFontaine, ennuyé de cette vie simple et pleine de dévouement, quitta bientôt femme et situation pour venir se fixer à Paris, sous la protection du ministre Fouquet.

A vingt-deux ans, notre fabuliste ne se croyait encore aucun talent pour la poésie : dans une réunion d'amis, il entendit pour la première fois la lecture d'une ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV. Charmé et enthousiasmé, LaFontaine se jeta alors avec ardeur à la poésie, tout en étudiant consciencieusement les auteurs anciens.

En 1654, il fit une tragédie, *L'Eunuque*, qui n'eut

aucun succès ; en 1668, il commença à publier ses *Fables*, et en 1669, il composa pour Mme de la duchesse de Bouillon, sa protectrice, le roman de *Psyché*, et le poème d'*Adonis*.

Lorsque Fouquet tomba en disgrâce, LaFontaine, que la reconnaissance et le devoir attachait à cet homme célèbre que le malheur frappait si cruellement, fit pour le défendre cette élégie célèbre, *Les Nymphes de Vaux*, qui lui attira la colère et la haine de Colbert.

Pendant vingt ans, il vécut chez Mme de la Sablière ; celle-ci pour caractériser le fabuliste qui était la distraction même, disait, alors qu'elle avait renvoyé tous ses domestiques : "Je n'ai gardé que mes trois bêtes : mon chien, mon chat et LaFontaine."

Une autre fois, il rencontre dans un salon un jeune homme auquel tout le monde s'intéressait ; il demande le nom de ce personnage important : "C'est votre fils, lui répondit-on. Pour s'adonner plus librement à ses réflexions, il ira s'asseoir au pied d'un arbre, et malgré la pluie qui le trempa jusqu'aux os, il y passera dix heures au moins."

A la mort de Mme de la Sablière, il fallait à LaFontaine trouver un autre gîte ; sortant de la maison de sa protectrice, il rencontre d'Hervart qui lui dit :

—Mon cher LaFontaine, je vous cherchais pour vous prier de venir demeurer chez moi.

—J'y allais, répondit simplement le fabuliste.

Le 2 mai 1684, il remplaça Colbert à l'Académie française.

Une maladie qui faillit l'emporter en 1692, le fit rentrer en lui-même, car jusque-là LaFontaine avait été plus qu'insouciant en religion ; il employa alors le restant de sa vie à traduire des *Hymnes*, et mourut, le 13 mars 1695, dans des sentiments très chrétiens.

On grava, sur son tombeau, cette curieuse épitaphe, composée par le fabuliste :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec son revenu ;
Tint les trésors : chose peu nécessaire.
Quand à son temps bien sut le dépenser.
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire !

Ses *Fables*, au dire des meilleurs critiques, ont surpassé celle d'Esopé et de tous les fabulistes anciens. La Fontaine n'y montre point une science profonde, une érudition étonnante, une connaissance étendue de la philosophie et de la politique, mais il possède au plus haut degré ce talent admirable de conter avec finesse et avec abandon les choses les plus simples.

Dans ses *Fables*, tout est plein de vie ; les bêtes, les arbres, les fleuves et les ruisseaux, les montagnes, le vent, les oiseaux, les astres, tout parle et agit sous la plume facile du grand fabuliste. Sa qualité dominante, c'est le naturel dans tout ; ses descriptions sont riches de poésie, ses expressions heureuses et justes. Mme de Sevigné a dit de lui : "Il peignit la nature et garda ses pinceaux."

Ses *Contes* sont immoraux, mais renferment cependant beaucoup de grâce et de charme.

"Le caractère de son style, dit Hello, c'est la franchise. La Fontaine croit à ses personnages et parle par leur bouche. Il se fait l'apin et lapin de bonne foi ! voilà tout son secret."

Pierre Bidard

NÉCESSITÉ DE DÉFENDRE LA VÉRITÉ CATHOLIQUE

Si nous voulons défendre la vérité catholique, il faut la défendre telle que le Pape l'enseigne, non telle que les Puissances du moment la voudraient. Peu importe que l'on mécontente un parti, ou un peuple, ou un siècle ! ni rois, ni peuple, ni siècle n'ont de concessions à lui demander. Elle est ce qu'elle est. Ceux qui la repoussent périront ; ceux qui la déguisent, l'outragent. Comme ils rougissent d'elle, elle rougit d'eux, elle refuse leur humiliant

secours. Elle ne se met pas aux voix, elle se passe des majorités, sans les leurrer et sans les posséder, elle les gouverne pour leur salut. Le monde subit avec rage l'ascendant d'un petit nombre de fidèles, rangés autour de la vérité qu'il maudit. Que de fois, savamment travaillé par les ferments du doute, le monde s'est soulevé contre la vérité, dans le dessein de l'écraser enfin et de l'anéantir ! Il n'a tué que des hommes. Chaque fois la vérité est sortie plus brillante de ce bain d'injures et de sang ; et le Pontife Romain, l'homme en qui la vérité ne peut défailir, élève sa voix et répand sur les ruines du monde la parole qui réparera tout.

Que dit-il alors ? Rien de nouveau. Il pardonne comme il a toujours pardonné ; il enseigne ce qu'il a toujours enseigné. Il répète ce que Pierre et Paul ont dit à César et à Rome, ce que les martyrs ont confessé dans les supplices, ce que les pères et les docteurs ont appris à toutes les nations, ce que les missionnaires portent également à la barbarie sauvage et à la barbarie civilisée : la vérité qui a été repoussée partout et toujours vaincu. Heureux ceux qui l'aident à vaincre par cette concession courageuse de sa divinité et par ce respect religieux de son intégrité ; qui ne s'ingèrent point de la restreindre, ou de l'étendre, ou de l'embellir, pour complaire à quelques esprits malades, pour lui attirer quelques tièdes amis, peut-être (car ce passage est glissant) pour se ménager à eux-mêmes de frivoles triomphes ; mais qui, fermes dans leurs amours, et répudiant toute victoire qui n'appartiendrait pas uniquement à la vérité, croient l'honorer assez et la servir comme il faut en succombant pour elle. Ils ont raison et ce sont eux qu'elle glorifie. Du sein de la mort, ils sont encore témoins. Elle s'appuie d'âge en âge sur leurs écrits voués aux dérisions du vice et de l'ignorance, elle se pare de leurs ossements traînés aux gémonies ; leur fermeté, traitée de fanatisme et de fureur, elle est un des arcs boutants du monde.

L. V.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Un accident survenu à l'une de nos planches nous empêche de publier aujourd'hui le portrait de sir A. T. Galt.

Nous le donnerons la semaine prochaine.

* *

La superbe petite ville de Joliette a droit d'être fière du don que vient de lui offrir, à l'occasion du cinquantième de sa fondation, un de ses citoyens les plus zélés, M. Albert Gervais.

C'est un magnifique album-souvenir.

Joliette Illustré, tel est le titre de l'ouvrage. Format quarto, papier de luxe, comptant soixante-quatre pages, ornée de cent soixante-quinze photographies, cette œuvre se recommande d'elle-même au patriotisme de tous.

Prix : 30 cents pour le Canada et 35 cents pour les Etats-Unis.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Joseph M., Mont-réal.—Conditions de publication, selon votre demande : des articles qui en valent la peine, et puis, un nom responsable.

Major D., Beauharnois.—C'est un peu personnel, peut-être. Si nous avons, pour la faire passer avec, votre église ou quelque autre monument ?

J. St.-E.

J'aime mieux être enclume que marteau, volé que voleur, meurtri que meurtrier, et martyr que tyran.—ST-FRANÇOIS DE SALES.

Le Pater est certainement l'un des plus beaux ouvrages qui soient tombés de la plume de François Coppée, de l'Académie française. Prix : 10 cts. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

(1) Congrégation fondée à Rome par Saint-Philippe de Néri en 1550.